

Vladimir Pozner

Le sixième voyage

Publié en feuilleton dans l'Humanité de novembre et décembre 1983

I Les cinq sels de Julie

LA première fois que je descendais du navire, au moment où 1935 et 1936 se croisaient, l'Amérique chômait comme jamais encore, New York avait faim, avait froid et tendait la main aux coins des rues. Deux ans plus tard, j'y retournai avec ma femme et notre fille au lieu de ma visite initiale le long de la côte atlantique, nous avons poussé jusqu'en Californie. Il a fallu la Seconde Guerre mondiale, les traques de la Gestapo pour refaire le voyage. En 1946, un nouveau séjour à Hollywood. Nous sommes rentrés en France à l'issue de l'été 1947, alors que le maccarthisme s'installait aux Etats-Unis. On a attendu trente ans environ pour revoir le grand pays, certains de nos amis les plus proches, les villes que nous avons habitées. C'était la cinquième fois. Et à présent c'est la sixième : nous sommes arrivés à New York tout à l'heure mardi 17 mai.

Ma montre indique trois heures et demie, mais c'est le temps de Paris, six heures de plus qu'à New York. On est venu nous chercher à l'aéroport. Ida et moi, nous voilà installé dans un logement respectable. Deux vieilles amies sont venues nous embrasser. Elles viennent de partir. Je regarde par la fenêtre. C'est la nuit, des voitures passent. Nous vivons au quatorzième étage qui est, en réalité, le treizième, mais le chiffre treize a été supprimé, sans doute par superstition.

Avant de dormir, cherché une lecture, trouvé le remarquable roman d'une vieille connaissance : le Faucon maltais, de Dashiell Hammett, de quoi ne pas s'endormir trop vite.

Le matin, nous nous sommes promenés. Park Avenue, que nous habitons, est une voie où étincellent des voitures dont, quand elles arrivent, des concierges en uniforme de luxe viennent ouvrir les portières pour abriter, s'il pleut, locataires ou visiteurs sous de vastes parapluies et les accompagner jusqu'au hall où d'autres gardiens saluent, s'informent au sujet de la personne à qui on rend visite, lui téléphonent et, si elle le permet, vous conduisent jusqu'à l'ascenseur. Comme nous sortons, ils nous présentent leurs respects et nous remontons l'avenue. Arrivés au coin de la 96^e Rue, qui est une sorte de frontière, nous contemplons la suite de notre trottoir. Une voiture de police stationne au coin. Deux agents s'entretiennent avec un commerçant. De l'autre côté de la limite, nous séparant du quartier d'en face, on peut voir un amoncellement d'ordures. Là-bas, tous les passants sont noirs.

Ainsi New York change. J'ai connu, avant la guerre, le Bronx, un vaste quartier juif de la ville, un quartier bourgeois confortable. A présent, une amie nous en fait visiter le sud en voiture, s'arrêtant pour nous laisser mieux voir. Les maisons les mieux conservées ne manquent que de fenêtres ; ailleurs, les bâtisses elles-mêmes s'effritent, les briques s'éparpillent, les murs tombent en morceaux. Des maisons entières ont disparu, laissant à leur place des terrains vagues. Les habitations sont inhabitables, sauf quelques-unes, où on peut s'abriter en attendant qu'elles s'écroulent. Dehors, rien que des Noirs. Cette partie de la grande ville offre l'image

d'une guerre, une petite guerre atomique.

Quelques jours plus tard, j'attends la visite d'un cinéaste noir. Le téléphone sonne. Un des concierges demandent s'il doit faire monter Untel. Je confirme et m'en vais l'attendre devant la cage de l'ascenseur. Personne.

Ida entend sonner à la cuisine. C'est mon visiteur.

— Je suis monté, dit-il, par l'escalier de service. On ne m'a pas laissé passer par devant.

— Lui avez-vous dit chez qui vous alliez ?

— Bien sûr, mais on a dû croire que je livrais quelque chose.

Et, avec un sourire :

— Ils sont tous pareils.

Ils doivent l'être. J'ouvre un journal, lis le titre d'un article :

« En Alabama, le jury disculpe deux policiers blancs accusés d'avoir tué deux Noirs. »

Je ne suis qu'au début d'un voyage.

Dans la pièce voisine, Ida regarde la télévision. A l'écran, un monsieur, vêtu d'une robe à grandes manches, prononce un discours, catéchise, morigène dans une vaste salle remplie de monde. Derrière lui, une forêt de drapeaux américains.

— Amérique, mets-toi à l'ouvrage, s'écrie-t-il. Les écoles, les universités devaient dépenser de l'argent pour ce que vous avez obtenu, n'est-ce pas votre devoir d'acquitter cette facture ? Et les dirigeants des entreprises vous avancent tant de choses précieuses, ne sommes-nous pas obligés de rembourser ce qu'ils nous prêtent ?

Son ton se fait ironique :

— Il y en a qui appellent cela le capitalisme. C'est un service capital !

Et, levant les yeux :

— Seigneur, montrez-nous comment nous devons rembourser nos dettes ! Seigneur, vous nous avez tout donné ! Comment solder son compte ?

Il attend une réponse. La salle et le ciel se taisent. Il l'a trouvé lui-même.

— Seigneur, s'exclame-t-il, tu m'as fait banquier, tu m'as fait agent de change

Les drapeaux se dressent, tambours et cuivres éclatent, un chanteur entonne « Gloire, gloire, alléluia », le chœur l'accompagne, les drapeaux s'entrecroisent, s'entremêlent, la musique se fait plus lente et solennelle, un étendard gigantesque monte au ciel, la foule applaudit, au premier plan une femme sanglote, l'orateur lance : « Amen »

Dans les supermarchés, les clients soulèvent les boîtes, les verres, les plastiques des marques différentes et déchiffrent la terminologie appliquée aux denrées qu'ils achètent. Il y en a de si longues et de si complexes qu'il ne suffit pas d'avoir fait ses études pour les comprendre. Comment deviner en lisant proparoxyton et protamine, lequel relève de la chimie ou de la grammaire grecque antique ?

Je m'informe auprès de Julie, une vieille amis ;

— Pourquoi as-tu trois sels différents ?

— Il y en a cinq, dit-elle, le sel ordinaire, le sel marin, le sel fou, le sel juif et le sans-sel. Mais il existe aussi cinq cents petits déjeuners préfabriqués.

Je questionne Christopher, un futur médecin :

— Pourquoi ces manuels imprimés sur les boîtes ?

— Mettez-vous à la place des fabricants et songez aux clients. Plus on leur offre de mots et plus on récolte de sous.

On nous recommande un programme populaire qui passe à la télévision tous les dimanches soir. Nous manquons le début. Un monsieur, qui doit être un haut

fonctionnaire — un ministre peut-être, qui sait ? —, avance, suivi d'une dizaine d'écoliers qui doivent avoir près de dix ans. Ils traversent la Monnaie de Washington, en ce moment même une vaste salle qui déborde de billets de banque. Le monsieur les indique, nomme un chiffre : des millions, des milliards. Les gosses n'en croient pas leurs yeux et leurs oreilles. L'un d'eux a des craintes :

— Personne ne peut les voler ?

Le guide distingué les rassure. Il soulève un paquet de billets dûment emballés et les tend à un des élèves qui le soupèse et le passe à un autre qui imite son geste, chacun démontrant qu'il a du muscle.

L'homme annonce :

— Huit cent mille dollars.

Les enfants ont le souffle coupé. Ils échangent des chuchotements, des coups de coude, s'exclament, balbutient, s'écrient et l'on n'entend qu'un seul mot qu'ils répètent en faisant circuler le précieux ballot, un mot qui a un poids et un sens particulier aux Etats-Unis :

— Money ! Argent !

Anne est une amie qui me raconte une histoire à tel point bouleversante que je lui demande de venir me voir et me la redire. Elle est montée ce matin et je me suis rendu compte, comme elle sortait de l'ascenseur, qu'elle était émue, énervée, désirant autant repartir en silence que raconter ses souvenirs et ayant d'avance aussi honte d'en parler que de les passer sous silence.

Elle parlait trop vite ou s'interrompait brusquement. L'histoire débute à l'université de Chicago. La sœur d'Anne y faisait ses études. Paul, lui, était né au Tennessee. Il n'avait pas de père, sa mère était femme de ménage. Elle l'avait amené à Chicago. Il fréquentait une école dont la plupart des élèves étaient blancs lui, Noir, se trouvait à la tête de la classe. Il obtint une bourse pour être admis à l'université, il n'aurait pu se le permettre sans une bourse.

Je demande :

— Lui et ta sœur étaient proches ?

— Paul et Carol, dit-elle, frayaient le même milieu. Au bout de quatre ans, il termina ses études d'économie. Il était élu membre de la plus célèbre de ce qu'on appelle chez nous les fraternités, la Phi-Beta-Kappa. En principe, sourit-elle, faut avoir du génie pour en faire partie : de futurs savants, de futurs découvreurs. Il partit pour la Californie, à l'université de Stanford qui lui avait offert une bourse. Il a été le premier ou un des premiers à obtenir en trois ans son doctorat en philosophie. Aussitôt engagé à Berkeley, même pas pour enseigner mais pour continuer ses recherches, dit-elle avec un mélange d'admiration et de gêne.

Je demande :

— Et ta sœur ?

— Carol a terminé ses études et quitté Chicago pour New York.

Je me renseigne :

— Il était beau garçon ? Très grand ? Très noir ?

Elle fronce les sourcils.

— Non, dit-elle. De taille moyenne. Il pouvait parler à n'importe qui de n'importe quoi, et on se taisait pour l'écouter. Il était lié surtout avec des Blancs, il avait coupé ses rapports avec les Noirs, il vivait entre les deux cultures.

Nous gardons un moment de silence. Elle dit d'une voix calme :

— Ma sœur vivait à New York. Il venait. Ils se sont liés. Il voulait vivre avec Carol.

Elle ajoute, en parlant si vite que j'ai du mal à la comprendre :

— Ils ont vécu neuf mois ensemble et décidé de se marier.

— Neuf mois ? Un enfant ?

Elle hausse les épaules, demande : « Ça aurait été mieux ? », fait non de la tête, continue : « Lui, était plein de soupçons, ne sortait plus, ne voulait plus qu'on entende sa voix. »

— A cause du quartier, des voisins qui voyaient que la Blanche vivait avec un...

Elle m'interrompt et parle plus vite :

— Les voisins étaient bons en moyenne. Et lui, ses travaux étaient publiés, admirés, mais en même temps il se retirait, s'enfermait, devenait bizarre, soupçonnait tout le monde, même ma sœur et moi. Il a quitté Carol avec qui il vivait, il est venu chez moi et m'a dit aussitôt qu'il savait qu'il était fou.

Et toi ?

— Je savais, moi aussi.

Tu savais quoi ?

— Comme lui, qu'il était fou.

Tout le monde le savait, tout le monde savait qu'il était paranoïaque.

Elle hésite. J'insiste. Elle dit :

— Il est allé dans la salle de bains, il s'est regardé dans le miroir et il a collé du sparadrap sur sa bouche.

— Pour ne pas la voir ?

— Pour ne pas être vu.

Elle vacille entre le talent de Paul et sa folie.

— L'université de Berkeley, dit-elle, décide de l'admettre si trois médecins attestent son état normal. Paul enseigne mais ne veut plus le faire pour qu'on ne voie pas sa bouche lippue. Il se fait soigner, retombe malade, décide que sa bouche est trop grande. Il veut se faire opérer ! crie-t-elle.

Je l'interromps :

— Et les médecins ?

— Un psychiatre pense que ça peut être bon pour lui. Et un chirurgien accepte de le faire.

— Un psychiatre blanc.

— Oui.

— Un chirurgien blanc.

— Oui.

Je revois l'Amérique, ses superstitions, ses bigoteries, ses intolérances.

— Il vit, dit Anne, séparé de ma sœur, se méfiant de tous et de toutes, des Noirs et des Blancs, se sachant fou, ne voyant personne, et, par-dessus tout, ayant honte de se regarder, de se voir, ayant peur des miroirs comme tout son peuple, d'un bout à l'autre des Etats-Unis, depuis combien de temps ? Trois siècles.

Elle cherche une preuve à l'appui, me rappelle :

— C'est ce que j'essaie de te faire comprendre.

Je crois avoir compris.

— C'est dur à dire, chuchote-t-elle.

Elle se lève, murmure :

— Je pars, je dois partir.

Et elle plonge vers la sortie, me sourit péniblement sans même me dire : au revoir.

II Escale à Washington

Nous étions à New York depuis un mois, et la chaleur devenait insoutenable. Nous avions retrouvé des amis d'avant-guerre, mais il y en avait encore tant d'autres qui nous avaient téléphoné de San Francisco et de Los Angeles. Entre les deux océans, s'étendait l'Amérique que nous tenions à revoir ou à voir pour la première fois.

Ce continent, nous l'avions déjà traversé en train, un avion, en voiture. Cette fois-ci, nous avions décidé de le faire d'une façon insolite nous allions voyager en autocar.

C'est dimanche. Nous partons, le grand désordre de la gare routière du New York, vers la 42ème Rue et la 8ème Avenue. Les espaces sont énormes, le personnel réduit, les renseignements contradictoires.

Tout le monde fait la queue. Ida court des uns aux autres, pose mille questions, ne peut rien apprendre.

Finalement, une caissière prend le temps nécessaire de tout tirer au clair.

Nous lui demandons :

— Ça fait longtemps que vous êtes ici ?

— Seventeen years.

Et soudain, en français :

— Dix-sept ans. Vous avez de la chance je suis votre voisine.

— A New York ?

Elle fait non de la tête.

— A Paris ?

— A Bruxelles.

On roule. Il pleuvine. Je parcours les journaux que j'ai emportés, cherchant à situer la tonalité des nouvelles, l'air de famille des faits divers. Par exemple, le président Reagan, s'adressant aux premiers des classes terminales, a exprimé son attachement à la prière volontaire à l'école. Ou bien on annonce la découverte près d'une mine d'or d'Alaska, du crâne et des défenses d'un mammoth, vieux de quinze mille ans.

Ou encore, la Vierge pleureuse dont la statue attire à l'église de Thornton, près de San Francisco, des milliers de visiteurs, est une supercherie et non un miracle, comme en a décidé la commission d'enquête ecclésiastique que les croyants indignés traitent de bande de démons.

Enfin, à Tallahassee, capitale de la Floride, la Chambre des représentants de l'Etat, secouée par des acclamations, des ricanements, des roulements de voix entonnant l'hymne national, a décidé de maintenir l'enseignement de ce qui s'appelle « l'américanisme contre le communisme ».

Je m'arrête de lire, me rendant compte que rien n'a changé du choix des nouvelles et de la manière de les raconter depuis mon premier voyage. Entre-temps, nous avons dépassé les interminables faubourgs, il pleuvote toujours sur le New Jersey.

Je cherche des faits moins divers, des affaires plus courantes.

— Depuis vingt-cinq ans, il n'a jamais été aussi difficile de procurer du travail aux étudiants qui ont terminé leurs études, déclare Victor R Lindquist, chargé de cette tâche à la Northwestern University de Chicago. Donc, le chômage?

Jack Shingleton, préposé à la recherche des emplois dans l'Etat de Michigan, qui est en rapport avec 637 entreprises susceptibles d'engager des diplômés de l'enseignement supérieur, dit :

— Nous nous sommes rendu compte que c'est devenu l'année la plus difficile depuis la Seconde Guerre mondiale.

Alors, que faire ?

Trois étudiants, originaire du New Jersey, essaient d'extorquer cinquante mille dollars à un homme d'affaires en lui envoyant une lettre de menaces. Ils sont arrêtés.

Par conséquent, pas d'issue ?

D'autant plus que, à en croire le Bureau des statistiques du travail, les New-Yorkais de 16 à 19 ans se trouvant au chômage pendant le premier trimestre de 1983, forment 32,5 % des jeunes gens de leur âge, environ un sur trois.

Le chômage, je l'ai vu en Amérique depuis mon premier séjour. Aux coins des rues, les sans-travail tendaient la main. C'était interdit, ils serraient entre les doigts une pomme unique, faisant semblant de la vendre le commerce était encouragé.

Aujourd'hui, on ne voit guère de mendiants dans la rue. Par conséquent, moins d'étudiants en chômage. Faute d'occupation, ont-ils d'autres préoccupations ?

L'autocar évite Philadelphie où Chaim Potok, l'excellent romancier, prononce un discours à l'occasion de la remise des diplômes à ceux qui terminent leurs études supérieures, et il constate :

— Il règne aujourd'hui une étrange tendance dans le pays. C'est ce que j'appellerais un penchant à une apocalypse permanente, Nous avons eu ce pressentiment d'un destin funeste bien des fois dans notre histoire en tant qu'espèce humaine. Mais celui que nous vivons A présent est différent de tous les autres. Quiconque peut-il poser ses regards au-delà de l'Age atomique ?

Il n'est pas si aisé de trouver une réponse à cette question. A l'université de New Rochelle, le père Hehir, un des chefs de l'Eglise catholique des Etats Unis, s'efforce de le faire, disant à ses jeunes auditeurs à propos du message des évêques sur la guerre nucléaire :

— La lettre souligne qu'il est nécessaire de dire non à la guerre nucléaire. Les évêques ne sont pas simplistes. Ce qu'ils cherchent à exprimer, c'est que le bavardage à propos des guerres nucléaires gagnables, des guerres nucléaires auxquelles on peut survivre, ne doit pas taire partie de notre débat national.

Et pourtant, de l'autre côté d'une rivière, les gratte-ciel de Baltimore tiennent encore debout. Il bruine sur le Maryland comme il pleuvait sur le Delaware. Les champs sont dépeuplés et les premiers chevaux, solitaires ou par couples, donnent au paysage un aspect campagnard et romantique.

Enfin une ville. L'autocar emprunte des rues assez sales, assez vieilles, assez pauvres, peuplées de Noirs. Nous sommes à Washington.

C'est la gare routière. On descend, on sort dans la rue. Devant nous, la première affiche de la capitale des Etats-Unis : « No war against Central America », pas de guerre contre l'Amérique centrale.

Nous nous promenons à travers le quartier. Des passants peu nombreux, moins de Blancs que de Noirs, dont un vient demander vingt-cinq cents, une somme modeste car, dit-il, il a faim.

Dans les devantures des magasins de toilette, plus de mannequins de Noires que de Blanches. A la vitrine d'un perruquier, la tête d'une seule Blanche, bien blanche, toutes les autres des Noires. Et partout, sur les boîtes à ordures blanches, tracés d'une main appliquée en gros caractères noirs, deux mots, toujours les mêmes « White parasites », parasites blancs.

Nous changeons d'autocar et nous nous fauflons au milieu des voitures, à proximité de la Maison. Blanche, pour la seconde fois en ce qui me concerne. La première, c'était en 1936, j'ai pu assister à l'une des rencontres habituelles avec la presse, et

l'homme qui la recevait était un homme remarquable, le président Roosevelt. Il entra par une porte du fond, derrière le bureau, souriait aux présents, répliquant à certaines questions, évitant de répondre à d'autres, faisant des plaisanteries, se déplaçant, et il était difficile de se rendre compte qu'il était handicapé.

A présent, ce n'est que Reagan qui accueille les gagnants des plus hauts prix des universités américaines.

Ariela Gross une étudiante de dix-sept ans, demande à être reçue par le président pour lui soumettre une pétition signée par elle-même et treize autres étudiants présents, l'invitant à soutenir au Congrès le gel de l'armement nucléaire. Lui et elle passent vingt minutes en tête à tête.

A la sortie, la presse se précipite vers la jeune fille et, face aux journalistes et aux caméras de la télévision, elle confie aux uns et aux autres :

— Il a dit ici aujourd'hui que nous devons être fiers d'un Etat qui veut rester fort. Et moi je dis que j'ai honte des dirigeants de ce pays qui peuvent voter pour l'interruption de l'armement nucléaire, puis retournent leur veste et votent en faveur d'un système de missiles les plus dangereux et les plus coûteux que les Etats-Unis aient jamais mis en place, les missiles MX.

Et les yeux sur tous ceux qui, à travers l'Amérique, la regardent à l'écran de la télé :

— Venez à Washington et protestez contre ces missiles auprès des élus. Nous ne pouvons couper court à l'éventualité d'une guerre nucléaire à moins que nous n'y mettions fin aussitôt.

Elle n'était pas la première à donner l'alarme. Deux semaines plus tôt, plus de mille manifestants, réunis à Cheyenne, capitale du Wyoming, s'élevaient contre le projet de placer cent missiles MX dans les réserves souterraines de cet Etat et celui, voisin, du Nebraska. Trois jours plus tard, douze femmes, membres de la Ligue des résistants à la guerre, sont parties de la Caroline du Nord pour se rendre à pied dans l'Etat de New York en signe de protestation contre l'envoi de bombes atomiques en Europe. Le lendemain du débat public entre Attela Cross et Reagan, le petit groupe s'arrêta à Leesburg, près de Washington, pour reprendre son expédition le lendemain. Elles comptaient parvenir, au bout d'un mois de marche, à Seneca Falls, une modeste ville proche de celle qui porte drôle de coïncidence le nom de Waterloo et camper près d'un dépôt militaire d'où on a l'intention d'expédier, en automne, les nouveaux missiles Elena Freedom, une des douze femmes, expliqua qu'elles faisaient leur marche pour répandre le message anti-nucléaire dans les plus modestes communes qui ignorent l'habitude de pareilles manifestations. Trois jours plus tard, des milliers de personnes s'efforçaient, en cette journée internationale du désarmement nucléaire, de bloquer les entrées des usines de bombes atomiques et des bases militaires. Plus de douze cents manifestants ont été arrêtés devant les entreprises d'armement, depuis Groton, dans le Connecticut, sur l'Atlantique, où a été construit le sous-marin nucléaire, jusqu'à Livermore, en Californie, où se trouve le laboratoire qui a fait éclore le missile MX.

Et nous qui n'en savons rien encore, nous suivons des yeux le roulis de notre autocar qui s'engage sur un pont, traverse une rivière et quitte Washington pour pénétrer en Virginie où, à un jour ou à quelques kilomètres près, nous pourrions croiser les douze marcheuses qui, assurément, ne refuseraient pas de nous dire tout le mal qu'elles pensent de la bombe atomique. Le voyage continue.

III Le commencement du sud

DANS l'autocar, un cri d'homme : il fait un rêve. Pour nous, le commencement du Sud, la Virginie, que nous connaissons encore mal. Davantage de maisons, la plupart en bois, à véranda, avec quatre colonnes, rappelant les bâtisses du siècle dernier. Hommes et femmes installés devant l'entrée, tous sont des Blancs, aucun ne bouge. Les champs sont plus distants de la route, et ceux qui y travaillent sont des Noirs. C'est le grand problème. Nous nous y sommes déjà heurtés à New York, aujourd'hui comme il y a un demi-siècle : tout change et rien n'a changé.

Nous passons la nuit à Charlottesville, chez des amis. Ils s'efforcent d'expliquer. C'est toujours le Sud, comme au siècle dernier.

— A l'époque, dit l'homme, où la guerre de Sécession a éclaté, les habitants ne savaient pas de quel côté ils allaient se battre et avaient enfilé la culotte bleue, convaincus qu'ils lutteraient du côté des nordistes. Lorsque la Virginie décida de se joindre aux confédéraux et d'endosser leur chemise grise, elle resta culottée de bleu.

Il n'y a plus de mur aujourd'hui, explique notre hôte, les Blancs et les Noirs peuvent se montrer ensemble, mais ils sont conscients du passé, et un Blanc se rend compte que celui avec qui il se montre en public est un Noir.

— Un Noir peut même, dit-il, et il rigole, se permettre d'entrer dans le Farmington Country Club, le cercle le plus distingué de Charlottesville, mais s'il le fait, c'est pour aller travailler à la cuisine.

Il raconte aussi que, de toutes les doctrines répandues en Virginie, le baptême est la plus fréquente. Seulement, si vous entrez dans un temple, vous êtes sûr de n'y voir que des baptistes noirs ou des baptistes blancs, jamais les deux ensemble.

Nous repartons le matin. De temps en temps, des églises, plantées au bord de la route pour faciliter l'accès aux autos. En grosses lettres, chacune annonce son dogme. Elles se ressemblent d'architecture sinon de croyance. Des boîtes à lettres s'alignent le long d'un grand cimetière dont les tombes sont dispersées sur un grand pré. A qui donc s'adresse le courrier ?

Dans l'autocar, la voix d'une petite fille, invisible, qui pleure.

Sans nous en rendre compte, nous quittons la Virginie pour pénétrer dans la Caroline du Nord, roulons encore, arrivons à Greensboro, une ville de province.

A la gare routière, un comptoir derrière lequel se tient une jeune femme noire. Rien ici n'est attrayant, sauf elle : elle est rondelette, a un bon visage, un bon sourire, accompagné d'une fossette.

On mange une saucisse chaude que la gentille serveuse chauffe pour la fourrer à l'intérieur d'un petit pain. J'aurais aimé l'interroger, mais un garçon noir lui fait la cour. Comment deviner s'ils sont au courant du procès qui commence aujourd'hui à Greensboro même ? En 1979, cinq des hommes qui manifestaient contre un défilé du Ku Klux Klan ont été abattus à coups de feu : accusés du crime, six membres du Klan ont été jugés et reconnus innocents. A présent on juge un homme : selon lui, ce sont deux policiers qui, portant de faux témoignages, ont obtenu l'acquittement des meurtriers. C'est lui qui est poursuivi.

Je raconte l'affaire à Ida. La jeune fille à fossette écoute. Je ne sais si elle m'entend

dire « Klan » ou nommer l'accusé, mais elle se rend compte que nous parlons une langue étrangère et se renseigne :

— De quel pays venez-vous ?

— De France.

Elle s'éclaire, va parler, s'aperçoit que notre car est sur le point de partir. Je m'empresse de payer.

— Je vous souhaite un bon voyage, dit-elle.

Elle fait un petit geste et lance subitement en français :

— Au revoir.

Nous roulons, le jour baisse. Je regrette de n'avoir pas questionné la serveuse noire, Ida, de n'être pas demeurée à Greensboro à cause du procès. Je lui dis :

— Il n'y a pas que le Sud. Tu vois Farmingdale, dans Long-Island, tout près d'Islip ou vit ta nièce, mais encore plus près de New York ?

Elle cherche. J'abrège : le lycée de l'endroit compte 2.00 élèves dont à peine plus d'une centaine de Noirs. Il a été fermé pendant quatre jours à la suite de combats entre Noirs et Blancs à coups de bâton, de chaîne et de tuyau. Je dis :

— On a trouvé un mannequin grandeur nature, peint en noir et pendu, avec les lettres KKK inscrites sur lui.

L'autocar s'arrête. Nous sommes à Winston Salem, une ville de province un peu plus grande. Derrière nous, de nouveaux voyageurs qui commencent à discuter, parlant de plus en plus fort, partant d'éclats de rire, et leurs paroles, dans le bruit du moteur, deviennent incompréhensibles.

Le chauffeur admoneste les bavards :

— Ne parlez pas si fort, les gens veulent dormir.

Les voix baissent, vacillent, remontent, des demi-phrases surnagent dont le sens échappe, et, malgré tous les efforts, on devine seulement, en regardant par-dessus l'épaule, que le Noir, un homme d'un certain âge, est tolérant et, près de lui, une jeune femme blanche qui a terminé ses études supérieures et vient de se marier, comme elle l'a raconté, a des opinions conservatrices.

Lui, se sert du terme « capitalisme » et on comprend qu'il y est opposé elle emploie le même mot, elle en est partisane. Ils disent tous deux « Indiens », lui les approuve, elle les attaque ils déclarent qu'on ne peut pas aider le monde entier, mais elle proclame qu'il y a trop d'étrangers en Amérique qui sont tous des chômeurs et vivent d'assistance sociale. Il dit « communisme », elle le hurle, et l'on ne saisit pas au juste ce qu'ils en pensent. Mais on comprend aisément l'homme lorsqu'il lance :

— On a pensé qu'on pouvait jeter une bombe sur Hiroshima parce que les gens n'y sont pas anglo-saxons.

Il y a un autre Noir, d'autres femmes blanches, tous participent à la discussion, et je pense qu'il y a quelques années seulement, en Caroline du Nord où, nous sommes, Blancs et Noirs n'auraient jamais, les uns daigné, les autres osé, engager une pareille controverse, ne se seraient pas permis, les uns par arrogance, les autres par humilité ; de voyager installée côte à côte.

Minuit. On descend à Asheville qui dort. Nous cherchons un endroit où manger impossible, mais vers une heure du matin nous trouvons où dormir.

L'autocar qui se rend à Memphis démarre tôt. Nous n'irons pas si loin. Brume tout autour. Une église catholique, un temple adventiste du Septième Jour, l'un et l'autre hors de vue mais dont on croise les pancartes publicitaires.

Je lis le journal qui vient de paraître. La veille, à Hammond, une petite ville du côté

de La Nouvelle- Orléans, deux douzaines d'adhérents du Klan, dont un tiers de femmes, ont défilé, tous vêtus et masqués de blanc. Une douzaine d'adversaires dressaient le bras en salut nazi, criant « Mort au Klan » et couvrant de huées Bill Wilkinson, Sorcier Impérial de l'Empire Invisible des Chevaliers du Ku Klux Klan.

Je veux en parler à Ida, lui rappeler les paisibles altercations des voyageurs noirs et blancs de Winston Salem, les comparer avec les féroces combats à coups de tringle et de barre métallique des lycéens de Long Island, mais elle s'est enfin endormie. Je l'abrite de la lumière et regarde par la fenêtre.

Le soleil se lève, la brume fond, à l'horizon les collines deviennent crêtes. La campagne est déserte. Dans un tout petit champ, de toutes petites tombes en tout petit nombre qui doivent être réservées aux rares habitants des montagnes voisines.

Ecriteau au bord de la route Cherokee, 14 miles.

Nous roulons lentement. Je revois les cavaliers de Hernando de Soto qui, à la recherche d'Eldorado, le 25 mai 1540, un mardi comme aujourd'hui, ont pénétré dans le pays des Cherokees et passé la nuit dans une petite forêt de la future Caroline du Nord.

Ils étaient habillés d'acier que les flèches ne pouvaient traverser, armés d'un feu qui tuait à distance, plantés sur des animaux à crinières qui caracolaient plus vite que tous les autres et que les Cherokees n'avaient encore jamais rencontrés. Ils étaient accompagnés de fantassins et de plusieurs centaines d'esclaves indiens, enchaînés, un collier de fer autour du cou.

Cela se passait au pied des Appalaches où poussaient les mûriers, les plaqueminières, où fleurissaient les magnolias il fallait entreprendre l'ascension si l'on voulait rencontrer le chêne, l'érable et le hêtre, monter encore davantage pour rattraper le sapin, le bouleau et l'aliboufier, croisant des cerfs et des ours, les dépassant tous, arbres et bêtes, pour ne voir plus, au- dessus des sommets nus, dans le ciel nu, que les buses qui décrivaient lentement des spirales.

C'est ce que les Cherokees préféraient, eux qui cultivaient les coteaux, chassaient la dinde sauvage, se faisaient protéger, soigner et guérir par les sept arbres sacrés dont il fallait brûler les branches pour qu'avec la fumée, les prières montent jusqu'aux oreilles des esprits bienveillants, que les aiguilles enflammées chassent les mauvais esprits, les uns comme les autres peuplant les forêts des montagnes.

Ils aimaient faire la guerre ; la danse de la victoire était une de leurs danses préférées. Elle pouvait durer des semaines : une semaine après l'autre, hommes et femmes sautaient au milieu de la place du village, éclairée par des torches, et brandissant les scalps de leurs adversaires vaincus.

De toutes les gloires, ce n'étaient pas les plus retentissantes. Les Cherokees sont les seuls Indiens d'Amérique à avoir donné naissance à un homme capable de pourvoir son peuple d'une écriture il se nommait Séquoia, et le plus grand des arbres a été appelé comme lui.

Je cherche du regard, mais le séquoia ne pousse pas dans les Appalaches, et pourtant le paysage m'est de plus en plus familier dans un ciel qui est bleu, je peux distinguer deux buses qui planent lentement, et tout cela pour des raisons particulières.

C'est que j'ai passé tant de semaines, les dernières années, à la Bibliothèque nationale de Paris et la Public Library de New York, sans compter toutes les autres, à lire et à prendre des notes au sujet d'une illustre tribu de Peaux-Rouges, que j'aurais pu y consacrer une étude depuis sa formation et jusqu'à nos jours, moins par intérêt

historique, archéologique, anthropologique, et j'en passe, que par un motif personnel qui n'a que peu d'importance par rapport au voyage actuel, sauf qu'il explique pourquoi nous avons dévié de notre chemin.

Cinq ans auparavant, au cours d'un autre voyage aux Etats-Unis et d'une journée passée aux environs de San Francisco, chez un vieil ami, l'écrivain Alvah Bessie, un des Dix d'Hollywood et ancien combattant des Brigades en Espagne, nous avons rencontré un garçon venu du Texas, Frank Dyer. Sa grand-mère était Cherokee, son père donc à moitié Cherokee, et lorsque sa future mère, qui était une Blanche, voulut épouser un Indien, sa famille se montra aussi humiliée qu'indignée.

J'ai raconté à Frank que déjà, à plus d'une reprise, on m'avait affirmé que j'avais du sang cherokee.

— Oui, bien sûr, me dit-il, sans me quitter des yeux.

Je demandai :

— Pourquoi ?

Il toucha de l'index ses paupières.

— Elles sont basses chez vous. Et les pommettes sont hautes et saillantes.

Il glissait des yeux sur mon visage comme à la recherche de détails familiers.

— Et là, dit-il, et il indiqua du pouce les deux plis verticaux qui descendent du nez au menton en contournant les angles de la bouche.

Je dis :

— Et des yeux noirs, et des cheveux noirs et plats.

— Bien sûr, dit Frank. Les Indiens sont des Asiatiques.

Nous avons correspondu, il est au courant de notre nouveau voyage. Nous devons le revoir en nous arrêtant à Houston, sur le golfe du Mexique. Il s'offre pour nous montrer le Texas. Mais je tiens d'abord à faire un tour de promenade dans mon premier bourg cherokee dont je viens de lire le panneau indicateur sur le bord de la route, et à me rendre compte si les habitants me reconnaissent comme un homme du pays.

IV Cherokee moi-même

L'AUTOCAR abandonne mythes et légendes qu'il a visités. Plus de vols de buses, plus de vols de flèches. Du peuple qui vivait ici, il ne reste que le nom d'une bourgade. C'est là que je dois errer pour me rendre compte si les gens du pays se retournent en me voyant passer, eux Cherokees, donc moi-même Cherokee, mais vêtu à l'européenne.

La route se fait droite et monte, devient rue et même place où, perpendiculaires à la chaussée, entre des traits peints en blanc, stationnent des voitures. Les enseignes se succèdent poteries Cherokee, céramique Cherokee, bijoux indiens, couteaux, fort Tomahawk, Tracée entre deux mats totémiques bariolés au petit bonheur la chance, l'annonce spécialités mocassins Indiens. Des imitations de tentes indiennes sont posées sur les toits des boutiques, Sur fond de ciel, plus grande que les autres, soutenue par une paire de poteaux, une vaste pancarte avec l'inscription Cafeteria Séquoia, surmontée de quelques lettres insolites et couronnée de l'image de l'homme qui a inventé l'alphabet cherokee, Devant un commerce, le fantoche grandeur nature d'un Indien Imaginaire. Un autre, vivant, Indien sans doute, vêtu richement, installé devant un tepee, avec, à sa droite, un bison empaillé et, près de lui, sa petite amie ou sa fille. Un écriteau indique que tout amateur peut photographier le couple travesti moyennant une certaine somme comme en témoignent quelques dollars posés dans un récipient. Je risque le coup. C'est mon premier contact avec des Indiens, mais je n'apprends pas s'ils me jugent Cherokee ni s'ils le sont eux-mêmes.

Nous entrons dans les boutiques. Partout, à l'exception de quelques métis, les commerçants sont des Blancs. Dehors, un homme, qui balaie le trottoir, doit être Indien d'une tribu incertaine. Un vendeur nous offre de fausses plumes d'aigle. Ailleurs, une jeune fille — brune mais blanche — propose des colliers, importés du Far West, où les Navajos mélangent argent et turquoise.

Ida demande :

— Où vivent les Cherokees ?

— Partout, répond-elle, et elle hausse les épaules. Dans les ruelles.

— On peut y passer pour voir des gens ?

— Je ne vous conseillerais pas d'y aller ils peuvent se fâcher terriblement, dit-elle, comme pour rendre service à nous autres, éventuels clients.

Ida insiste.

— Ils ont des raisons de se fâcher. Ne croyez-vous pas ?

— Oh, non !

Et, avec un mélange de mépris et de condescendance :

— On ne leur doit plus rien.

Nous partons à la recherche des ruelles. On n'en déniché aucune. On s'informe au Centre des visiteurs de Cherokee : personne ne sait rien. Nous trouvons une chambre au grand motel de la place. L'Ocona-luftee coule devant notre fenêtre ainsi que sous le pont à la sortie de la bourgade. Les ruelles demeurent introuvables. Nous allons explorer un village dont on dit et écrit qu'il est Cherokee et ancien et qui porte le même nom que la rivière.

Il est clos. A l'entrée, un groupe de touristes patiente. On paie son ticket et un guide nous emmène. La femme est assez brune, pourrait être indienne elle-même. Mais nous allons découvrir qu'en parlant de ce peuple, elle dit « les Indiens » à la troisième personne.

On s'attend à tomber sur un village, mettons vieux d'un siècle, deux siècles. Des sentiers montent et descendent à travers une forêt illusoire, peuplée parcimonieusement de maisonnettes dont la plupart consistent en un toit posé sur des supports taillés dans des troncs d'arbres. A l'abri de chacun, une ou deux personnes, d'un certain âge, se livrent à des travaux manuels, enfilent des perles, fabriquent des tomahawks, tissent à la main des écharpes, façonnent à petits coups de couteau des instruments qui, en tournant sur eux-mêmes, provoquent des étincelles, des flammèches, font brûler du charbon de bois dans un tronc pour en creuser le fond et le transformer en canoë. Ils font des gestes lents, telles des marionnettes, pour s'interrompre après le départ d'une bande de touristes et sommeiller dans l'attente du groupe suivant. Tous et toutes ont la peau basanée, sont sans doute cherokees, vivent ailleurs et gagnent de cette façon leur vie.

L'unique homme de grande taille, habillé non pas en Cherokee mais en un de ces Indiens d'une tribu imprécise comme on les représente dans les livres pour enfants, confectionne des flèches et des pointes. Lorsque les visiteurs s'approchent, il suspend ses efforts, se met debout, lève un arc, tire à trois reprises pour envoyer trois flèches au but. La foule applaudit. Il se rassied.

Nous repartons pour parvenir à un amphithéâtre où, au milieu d'une scène, un Cherokee d'un certain âge nous fait une conférence sur les mœurs et coutumes de ses ancêtres. Autour de lui, sont posés des objets qu'il soulève à tour de rôle pour en montrer l'usage : des armes ; des instruments de musique, des plumes d'aigle, plumes blanches à l'extrémité noire. Il parle beaucoup, rapidement, clairement, il est drôle et provoque le rire : en s'adressant au public il dit « vous », et « nous » en parlant des Cherokees.

En partant, Ida et moi causons avec lui. Il demande :

— D'où venez-vous?

— De France.

— Je connais. De quelle ville ?

— De Paris.

— Je connais Paris, je connais toute la France, j'y étais pendant la guerre.

Il a envie de nous parler de notre pays, de la guerre, de sa jeunesse sans doute, mais les touristes l'entourent, l'abreuvent d'observations et nous nous éloignons sans apprendre s'il me prend pour un Cherokee.

On rentre. Il pleut à verse.

Deux fillettes passent à bicyclette. La plus petite conduit, la plus grande se tient debout derrière elle. Toutes deux ont le teint bis, toutes deux sont cherokees.

Le jour tombe lorsque nous sortons de nouveau. La pluie s'est interrompue. A un pré détrempé, nous préférons un terrain vague, d'autant plus qu'au milieu quatre garçons s'entretiennent, dont deux en vélo, un pied sur la pédale, l'autre par terre. Nous leur faisons des signaux, ils nous attendent. Les cyclistes doivent avoir douze ans, l'un plus grand, plus lourd, plus beau que l'autre. Leurs compagnons sont plus jeunes une dizaine d'années. Trois gosses ont le visage tanné, le quatrième un peu moins, mais il n'y a aucun doute : cheveux noirs et plats, yeux noirs, pommettes saillantes, tous sont indiens, sans doute cherokees, les premiers que nous rencontrons dans cette région

où leurs ancêtres ont été persécutés et traqués.

Les soldats blancs arrêtaient les hommes qui travaillaient dans les champs, les femmes occupées à tisser ou à faire la cuisine, les gosses en train de jouer comme ceux à qui nous parlons en ce moment. Pour prévenir les fuites, les militaires encerclaient les maisons; aux heures de repas, les familles installées à table voyaient leur porte voler en éclats et des soldats envahir la pièce, baïonnette au canon. A coups de crosse et d'injures, on précipitait les Cherokees dans les camps de concentration qu'on venait de construire.

Cela se passait en 1838. Les Blancs n'attendaient pas le départ des prisonniers pour emmener le bétail, vider et incendier les maisons, envahir les cimetières cherokees et ouvrir les tombes dans l'espoir d'y trouver des boucles d'oreilles et d'autres richesses enfouies.

Près de dix-sept mille hommes, femmes et enfants vivaient dans les camps et mouraient d'excès de chaleur et de la mangeaille polluée qu'on leur distribuait. Puis ce fut le départ.

Ils étaient treize groupes, chacun d'un millier de personnes, il y eut des déluges de pluie, suivis d'un hiver glacial, Les Indiens faisaient une quinzaine de kilomètres par jour, pieds nus dans l'eau et la neige, ployant sous leur charge. Tous les soirs, on en enterrait quatorze ou quinze. Les survivants franchirent el Mississippi, traversèrent cinq Etats et arrivèrent dans les terres du futur Oklahoma qui n'existait pas encore, en laissant derrière eux six mois, mille trois cents kilomètres et quatre mille morts, soit un tous les trois cent trente mètres.

Ida dit, mi-question mi-réponse :

— Vous êtes Cherokee ?

Ils crient, tous les quatre à la fois :

— Oui, oui.

Elle explique :

— Nous savons un tas de choses sur ce peuple.

Et m'indiquant d'un mouvement de tête :

— Il en est un lui-même.

Je garde le silence et attends. Les quatre enfants me contemplent.

— C'est bien ce que j'ai pensé, dit le plus grand.

Le plus jeune de tous doit croire la même chose, mais tient à s'imposer.

— Vous savez qui est Séquoia ? me demande-t-il.

Je hoche la tête :

— Vous savez ce qu'il a fait ?

Je souris, je réponds :

— L'alphabet cherokee.

Il poursuit son examen :

— Et quand est-il mort ?

— Dix-huit cent quarante et combien ? La date précise m'échappe. Je l'avoue et, à mon tour, j'interroge. Il cherche, fronce les sourcils, s'assombrit.

— J'ai appris quand il est mort. J'ai oublié !

Il s'assied par terre, faisant amende honorable. A présent nous sommes libres de leur poser n'importe quelles questions. On s'informe au sujet de leurs études, ils répondent en désordre.

Ida se renseigne :

— Vous allez à l'école ?

— Oui ils crient-ils tous ensemble.

— Là !

Et deux d'entre eux pointent l'index au fond du terrain vague où nous sommes.

Le plus grand indique l'autre rive de l'Ocona luftee et dit :

— On ne voit pas la nôtre d'Ici.

Ida est curieuse :

— Qu'est-ce que vous apprenez ?

Ils restent dans le flou.

— Vos maîtres sont américains ou cherokees ?

Deux répondent en même temps :

— Il y a des uns et des autres.

— Sont-ils bons ?

— Il y en a qui sont bons, et il y en a qui sont mauvais, explique le grand, et je me dis qu'un élève français aurait fourni la même réponse. Lui, nomme celle qu'il considère comme la meilleure.

Les autres la connaissent sans doute : ils hochent la tête. Ils doivent croire que l'enseignement est une vocation car ils nous racontent subitement que le dernier chaman cherokee est mort et qu'il serait à coup sûr impossible de le remplacer : c'est un emploi trop difficile à apprendre. Il y a tant de personnes qui exercent ce qu'on appelle la médecine et que les Cherokees fréquentent eux-mêmes.

Un silence, et soudain Ida demande :

— Et qu'allez-vous faire quand vous aurez terminé vos études ?

Trois des garçons se taisent. Le quatrième, celui qui m'a parlé de Séquoia, s'exclame :

— Je vais baiser les Blancs — vent debout !

Un rire général éclate, mélangé à un peu de gêne. Le plus grand adresse un reproche à son camarade.

Nous nous séparons en échangeant des gestes d'adieu. Ils nous suivent du regard sans bouger. Puis le plus grand part à bicyclette, son compagnon en fait autant, et chacun en charge un plus jeune. A notre tour, nous les observons qui s'éloignent lentement.

Sur la grande place, j'aperçois l'Indien que j'ai photographié le matin. Il me reconnaît et me salue de loin. A sa suite, vient sa jeune compagne. Ils déplacent le bison empaillé qu'ils ont abrité pendant la pluie et s'installent côte à côte devant la tente qu'ils ont dressée à nouveau dans l'attente de touristes photographes.

Le repas nous attend au bord de l'Ocona luftee. Dans la nuit qui descend nous croisons les quatre enfants installés sur deux bicyclettes et, nous apercevant à distance, ils nous saluent, nous, le vieux Cherokee et sa femme.

V - Le blues de Tante Molly

NOUS roulons à travers les montagnes, l'autocar tourne sans cesse. Peu de voyageurs, quelques Noirs. On suit une rivière, on la quitte. Personne dans la forêt. S'il y a des Cherokees, ils se tiennent à distance de la route. De rares villages. Quelques métis, un mélange d'Indiens et de Noirs. A divers horizons qui se chevauchent, la montagne forestière. A nos pieds, une longue pente ; les tombes qui s'y cramponnent nous tournent le dos et regardent en bas.

Qu'est-ce qui compte davantage en Amérique aujourd'hui, les Indiens ou les Noirs ?

Il suffit d'avoir visité le pays pour se douter du sort des Noirs à l'époque où ils étaient pourchassés en Afrique et capturés comme des bêtes sauvages, ou plus tard, alors que libérés de l'esclavage, ils jouissaient du droit d'avoir froid et faim en attendant le chômage.

Et les Peaux-Rouges ?

A peine plus d'un siècle après la découverte de l'Amérique, on pouvait dire, à propos des Blancs « Alors qu'ils ne donneraient pas un petit sou à un mendiant bancroche, ils dépenseraient dix fois davantage pour voir un Indien mort. » Et pourtant, les paroles sont de Shakespeare, et, à sa suite, un Indien mort devient un des personnages principaux de la littérature américaine, tel le dernier des Mohicans, un élément positif du roman de Fenimore Cooper pour la bonne raison qu'il est le dernier de sa tribu.

C'est ainsi que, pris entre mes souvenirs de la vie des Noirs, à Harlem, et mes expériences au faux village qui, du peuple cherokee, n'a gardé que le nom, je m'efforce de comprendre.

Je me souviens aussitôt de la conférence de presse que l'Association des chefs indiens a tenue, au début du mois, à Washington. Elle représentait cent soixante six tribus, et le chef des Winnebagos qui vivent dans le Nebraska, a déclaré, à propos de Reagan et de ses promesses :

— C'est un grand menteur à la langue fausse, le grand imposteur installé dans la Maison-Blanche.

Et qu'en pensent les Noirs ?

Hier, dans notre chambre d'hôtel, Ida et moi nous avons regardé la télévision. Un Noir, le révérend Jesse Jackson, qui veut se présenter aux élections présidentielles de l'année prochaine, était interviewé par une femme. Elle a demandé :

— Quand vous étiez enfant, qu'est-ce qui vous a marqué le plus ?

Et lui, de répondre :

— Nous, les Noirs, nous devons être toujours les meilleurs par rapport aux Blancs. Lorsqu'on a envie de réussir, c'est comme dans le sport, on doit courir mieux que les Blancs et arriver en tête si l'on veut être respecté.

Comment deviner si un Noir a envie de réussir, si un Indien sait courir ?

L'autocar s'arrête. Une femme noire s'installe sur un siège, aidée par sa famille. Pas d'Indien. Deux Blancs montent, demandent au chauffeur, en passant devant lui :

— Des nouvelles de McClure ?

C'est un village au cœur d'une mine de charbon, en Virginie ;

Le chauffeur répond :

— On a remonté les blessés.

Ils allument des cigarettes, se renseignent :

— Et les morts ?

— Pas encore. Pas que je sache.

Et, fermant la portière : « Les trois derniers rangs pour les fumeurs. »

L'un des deux voyageurs aspire la fumée, s'informe :

— C'est à combien de miles du Kentucky ?

Le chauffeur hausse les épaules, dit :

— Une vingtaine.

Il démarre.

Le même homme demande :

— A côté du comté de Harlan ?

— Harlan est un peu à gauche, mais le même genre de mines.

Il lève le bras, dessine une carte, dit :

— Vous voyez ?

Moi, je vois. C'est Theodore Dreiser, un des grands écrivains d'Amérique, qui m'en a parlé lors de mon premier voyage aux Etats-Unis.

— Je suis allé au Kentucky, a-t-il dit, pendant la grève des mineurs.

Parce que je voulais poser une simple question à un témoin, un nervi a pressé son fusil contre mon ventre et m'a donné l'ordre de déguerpir. Et il aurait tiré. A qui se plaindre ?

C'est plus tard, dans un quartier misérable de New York, que j'ai fait connaissance de tante Molly. Elle aimait narrer sa vie comme on narre les contes populaires.

— J'ai du sang indien cherokee dans les veines, contait-elle, et il suffit de me regarder pour le voir. Mon père a été un des premiers mineurs à extraire du charbon des mines du Kentucky. Il avait élevé ses fils dans la mine. Mon frère, John Garland, était mineur, et lorsque les patrons ont envoyé un assassin pour tuer mon frère, cela a failli me tuer, moi aussi.

Et si son récit manquait d'un écho de détresse, de rancœur, d'esprit de révolte, elle s'interrompait pour me dire, grande, épaisse, debout face à moi, la voix de plus en plus forte :

— Tout le monde chante et compose des chants dans les montagnes du Kentucky. Depuis mon enfance, je chante tout ce que j'ai sur le cœur. Et voici comment va la chanson :

Plus de maison, les enfants sont dehors,

Déguenillés, affamés et pieds nus.

Ma mère est chômeurs et mon père est mort.

Pauvre orphelin, je mendie dans la rue.

Son blues terminé, elle passait à la grande grève des mineurs dont m'avait parlé Dreiser.

Les tueurs et les jaunes, contait-elle, sont arrivés chez nous, et nous étions prévenus qu'ils devaient venir. Les mineurs se sont alignés derrière les cabanes, et nous avons livré bataille aux briseurs de grève. Ils avaient des mitrailleuses, trois mineurs ont été tués, et nous avons descendu quatorze jaunes et blessé trente-sept. J'avais un 38 dans une main et un 45 dans l'autre.

Elle devait fuir, être jugée, condamnée par contumace.

— Je ne dois plus jamais, m'a-t-elle dit, retourner dans le Kentucky où je suis née et

où tous les miens sont nés, et si j'y vais, on me mettra en prison pour vingt et un ans. Elle s'était installée à New York, avait chanté ses chansons, adressé la parole aux chômeurs de la ville qui allaient manifester :

— Laissez-moi marcher en tête. Je suis américaine cent pour cent, et j'ai du sang indien dans les veines.

J'en suis là à me souvenir et à me rendre compte que tante Molly avait des ascendants cherokees. Je n'y avais jamais pensé, ne sachant pas, à l'époque, que j'étais censé en descendre moi-même. Je me rappelle aussitôt que la grande grève des mineurs du Kentucky a eu lieu il y a une cinquantaine d'années, dans le comté de Harlan, c'est-à-dire chez tante Molly, donc à la frontière de Virginie, à l'endroit même où, hier soir, un coup de grisou a ravagé une mine. Qu'est-ce qui compte pour moi, tante Molly cherokee ou fille, femme et sœur de mineurs ? Les deux choses sans doute, mais laquelle m'importe davantage ?

Je m'en veux de n'avoir pas changé d'autocar, de direction, pour découvrir le carreau de la mine de McClure. Derrière moi, j'entends la voix d'un des deux voyageurs blancs qui dit à l'autre :

— On aura des nouvelles à Chatanooga.

On devait en avoir.

A la gare routière de Chatanooga, un petit groupe entoure un homme d'une quarantaine d'années trapu qui semble regarder par-dessus les épaules en plissant les yeux.

— On n'a pas entendu l'explosion, relate-t-il, et il écoute pour s'assurer du silence, hoche la tête en signe de confirmation, soudain découvre quelque chose qu'il faut vérifier à son tour avant d'en faire part aux auditeurs. Il finit par dire : On a eu mal aux oreilles et on a senti un grand courant d'air. C'était... Il hésite, cherche de nouveau, répète très vite : c'était comme un coup de vent, suivi d'un tourbillon de poussière.

Lui et d'autres ont tout raconté.

La déflagration a eu lieu la veille, à dix heures et quart du soir, provoquée par un mélange de méthane et de poussière. Un rideau de flammes a balayé une galerie. Dix mineurs y travaillaient. On a prévenu leurs familles. Elles logeaient dans les corons. Tous, même les enfants, se sont réveillés, vêtus en désordre, au petit bonheur, se sentant condamnés à jouer de malheur, n'osant espérer un brin de chance. Il n'y avait pas que les parents, les femmes, les voisins, il y avait aussi ceux qui ont été éveillés, alarmés parce qu'ils étaient des mineurs comme les autres.

La foule s'amassait sur le carreau de la mine, quelques-uns échangeaient de brèves questions et réponses, la plupart se taisaient, immobiles, les bras croisés, les yeux sur l'entrée du puits, plusieurs une cigarette à la bouche, d'autres un mégot éteint. Tous savaient qu'à cette heure tardive plus de quatre-vingts hommes travaillaient dans la même mine et, entendant chuchoter qu'il y en avait déjà dix à l'article de la mort, qu'il était impossible de venir à leur aide, ils se disaient, la superstition leur interdisant d'en parler aux autres, que les victimes devaient être bien plus nombreuses : la direction avait dû lancer ce chiffre pour calmer les corons et prévenir les désordres.

Moins on en parlait et plus vite le bruit se répandait ; les gens avaient beau demeurer immobiles, la pression de la foule se faisait toujours plus puissante ; les fausses rumeurs éclataient, de brusques colères saisissaient une famille qui partait au galop

vers un coron éloigné – non pas Castlewood mais Lebanon – où l'on aurait ramené, à l'instant, un des quatre-vingts au lieu d'un des dix – non pas Hardtack mais Trastevere.

Le temps s'écoulait comme le vent qui se lève et qui tombe, selon la nature des nouvelles. On venait de dire que les sauveteurs étaient sur le point de remonter quelques-uns du petit groupe condamné par les flammes : ils avaient survécu, ils étaient brûlés, ils étouffaient.

Rien n'était plus contagieux que le bruissement des bruits. De nouveaux noms couraient, quelques membres de quelques familles se précipitaient vers l'hôpital le plus proche.

C'était un espoir précaire, la première certitude a surgi avec le nom d'un des dix, Riner, un chef-porion que plusieurs connaissaient. Il avait cinquante-huit ans.

— Il devait prendre sa retraite dans trois jours, dit un homme dans la foule, provoquant la consternation générale.

— Un seul mort et tant de sauvés, dit un autre. Lui, vivait d'espérance.

Quelques-uns filèrent pour Dante, un village où avait vécu Riner, comme s'ils pouvaient y apprendre quelque chose au sujet d'un père, d'un fils, d'un frère, d'un amant, mineur lui aussi.

C'est au moment de quitter Chattanooga que je devais apprendre la suite de l'histoire ou plutôt sa fin.

Le nombre de dix était juste : trois brûlés graves, remontés à 22 h 50, et sept morts, ramenés à l'aube, dont Riner et cinq autres. Le septième mineur était une femme.

Je n'en revenais pas, revoyant tante Molly qui aurait pu travailler dans la mine tellement elle était forte. La nouvelle s'appelait Mary Kathleen Counts. Elle avait cinquante et un ans, était née à quelques pas de McClure, à Noro, où elle avait vécu jusqu'à la fin, dans une roulotte, avec la cadette de ses cinq enfants, une jeune fille de seize ans. Veuve à deux reprises – coup de grisou pour coup de grisou –, elle avait divorcé de son troisième mari en décidant de descendre dans la mine.

Elle racontait par la suite :

— On m'a toujours taquinée, juste pour se rendre compte si je pouvais tenir le coup. Ils devaient croire que j'étais folle quand je suis descendue pour la première fois, mais j'avais les enfants et moi-même à faire vivre.

Elle était une des premières ouvrières à travailler au fond et la première de Virginie tuée dans une mine. Il s'agissait de la plus grave catastrophe depuis un quart de siècle. On devait charger les six morts et la morte dans les voitures et les conduire sur des routes sillonnées d'ornières à travers des corons dévastés par les licenciements.

Près de la moitié des mineurs de toute la Virginie étaient sans travail, six cent trente-trois hommes autour de McClure se trouvaient en chômage, et tante Molly n'était plus là pour donner avec joie des coups de pied aux patrons et aux jaunes, un coup de main à Mary Kathleen Counts, mineur.

VI Que le souvenir d'une musique...

L'ETAT de Tennessee derrière nous, nous roulons à travers la Géorgie. De plus en plus, le Sud et tout ce que cela signifie depuis des siècles pour les Indiens et les Noirs. On doit s'approcher d'Atlanta, notre plus grande ville depuis Washington. Il a plu, il ne pleut plus, le ciel regorge de nuages, il peut repleuvoir. On verra.

Comparée à celle de New York, la gare routière d'Atlanta est petite : à côté des autres que nous avons aperçues, énorme. Noirs et Blancs mélangés, au hasard des sièges ou par relations personnelles. Presque sans intervalles, un haut-parleur annonce départs et arrivées.

Le soir tombe. Le garçon qui devait venir nous chercher demeure invisible. Ses parents ont été nos meilleurs amis à Hollywood il y a tant d'années, que j'ai peur de ne pas le reconnaître. Nous le voyons surgir à l'autre extrémité du hall. C'est facile : nous l'aurions découvert dans la rue, au milieu de la foule. Comment pouvais-je pressentir qu'il allait ressembler tellement à sa mère, la remarquable danseuse, la femme remarquable que nous avons revue, il y a quelques années, et qui ne dansait plus, ne savait plus marcher, ne reconnaissait plus personne, mais qui nous avait reconnus pour la dernière fois.

Danny s'empare de nos bagages, nous entraîne vers la voiture, déchiré par l'envie de tout faire en même temps, nous conduire dans son modeste logement, nous laisser reposer, nous mener au restaurant, plein de monde, où l'on mange la cuisine du Sud, différente des autres, et qu'on aime sans doute quand on en prend l'habitude dans son enfance.

— Les Noirs, dit Danny, ne fréquentent pas ici.

— Pas d'amis ?

— Si, bien sûr, mais c'est aussi une habitude.

Et il nous montre Atlanta avec ses deux millions d'habitants, Noirs et Blancs moitié-moitié.

Le spectacle se déroule en désordre. La plus grande entreprise de la ville : Coca-Cola, les beaux quartiers blancs avec leurs villas-châteaux, les bas-fonds noirs, et aussi les rues abandonnées, tombant en ruine, dont certaines maisons sont encore habitées par des Blancs ou des Noirs, des avenues dont un trottoir est noir et l'autre blanc, les églises de tous noms, de toutes religions, la zone où est né, a exercé le métier de pasteur, a été enterré l'homme le plus illustre d'Atlanta, Martin Luther King, l'unique Noir pris Nobel de la paix, assassiné, à l'âge de trente-neuf ans, en raison de sa foi, de ses opinions, de ses luttes et de la couleur de sa peau.

On repart. Il fait gris. Une petite ville. Bref arrêt. Le chauffeur dit en américain :

— Legreïng.

C'est La Grange.

Deux femmes noires descendent ; Deux femmes noires montent. Dehors seulement des Noirs ; Des enfants noirs jouent le long des rues. Sur les vérandas des maisons, rien que des Noirs. Toujours des Noirs. Toujours la Géorgie.

Nouvelle halte. Du nouveau le chauffeur dit le nom de la ville et ajoute :

— Alabama.

Nous venons de changer d'Etat.

Ida bavarde avec une voisine. La jeune fille raconte qu'elle fait ses études de médecine à La Nouvelle- Orléans dont elle vient, que sa grand-mère parle bien le français, sa mère un peu, elle-même presque pas.

Je regarde par la fenêtre. La terre d'Alabama est plate et les arbres sont isolés sinon rassemblés en boqueteaux. Nous roulons vers le Sud.

La jeune fille dit à Ida :

— Grand-mère lit tout le temps. Les gens ne lisent pas. Pourquoi? A cause de la télé? Grand-mère dit: « Les gens la regardent, ils vivront longtemps, ça leur donne quelque chose à faire. »

Je consulte ma montre: quinze heures passées. Elle se trompe : c'est l'heure de Géorgie, de l'Est, et dans l'Alabama, c'est l'heure centrale, nous avons rattrapé une heure sur le soleil, donc, à en croire le calendrier, rajeuni de soixante minutes.

On change d'Etat de nouveau, cette fois-ci sans déplacer le temps : après l'Alabama, le Mississippi où les fonctionnaires locaux ferment les bureaux d'inscription des électeurs le soir, le samedi, quand ça leur chante, où les employeurs refusent aux Noirs de quitter leur travail pour se faire inscrire, où des Blancs se font passer pour des fonctionnaires fédéraux afin d'intimider les électeurs noirs, où les bureaux de vote sont transférés sans aucun avertissement des quartiers noirs dans des quartiers blancs.

Je regarde par la fenêtre. La voie est plate, les arbustes sont minuscules. Au bord de la route, de rares passants, jeunes et vieux, hommes et femmes, tous des Noirs, trop nombreux au gré des autorités de l'Etat qu'ils habitent.

17 h 15. Un écriteau : «Welcome to Louisiana», bienvenue en Louisiane, un pays où, dans le Sud, on ne dit pas county comté, mais parish, paroisse, où on ne parle que le français, et où les enfants apprennent l'anglais quand ils vont à l'école.

J'aimerais y aller, il y a sur ce continent que nous sommes en train de traverser en zig zag, tant de pays que je connais, où j'ai vécu, tant d'autres que je voudrais découvrir. Tant pis ce n'est que mon sixième voyage. Je renonce à parcourir les forêts, les marécages, à visiter les villages de langue française. Il est trop tard, il y a longtemps qu'on a sonné les vêpres et qu'on a fini de chanter les complies.

Nous sommes dans la Nouvelle- Orléans.

L'hôtel, situé dans une rue latérale, se félicite d'être régi à la façon européenne. En effet, le long couloir qui conduit à notre chambre, fléchit et tourne, forçant d'avancer prudemment, faute de lumière dont la faiblesse ou l'absence nous oblige de chercher à tâtons notre numéro et le trou de serrure de notre porte ou, dans la cabine téléphonique, les chiffres du cadran, les instructions de l'annuaire.

J'ai déjà raconté l'histoire de Frank Dyer que nous avons rencontré, lors de notre voyage précédent, à San Francisco. Ce garçon qui est parfaitement Indien, m'avait affirmé, à la suite de tant d'autres, que, comme lui, j'avais du sang cherokee. Je lui ai écrit de New York, il nous a invités à lui rendre visite pour nous faire connaître, près du golfe du Mexique, sa ville, Houston, la plus grande du Texas, le plus grand des Etats. Nous devons le prévenir de notre heure d'arrivée et il viendra nous chercher à la gare routière. Seulement, voilà : Ida a beau composer son numéro, ça sonne, aucune réponse. Je cherche une lumière, vérifie les chiffres, Ida recommence, patiente, raccroche, revient à la charge. Frank s'obstine à se taire. Il n'y a qu'à le rappeler dans la soirée. Nous nous procurons un taxi et filons.

Le chauffeur nous emmène au quartier français. Il s'arrête à l'entrée de la voie la plus connue de la ville, dit :

— Restez dans Bourbon Street, n'allez nulle part ailleurs.

Je me renseigne :

— Si on la quitté qu'est-ce qu'on risque ?

— Les négros.

La fameuse Bourbon Street regorge de visiteurs d'Europe et des Amériques. Nous nous frayons un passage au milieu de la foule, étudions les devantures, lisons les enseignes, les affiches. Pas de langue française, sauf La Petite Chemise - The Little Shirt, et d'autres du même genre sans oublier les prénoms et les noms de famille, Désiré, La Parée. Ou encore des mots boutique, par exemple, devenu courant à travers toute l'Amérique, sans oublier French Casino. Tout près, Topless and Bottomless Girls avec des photos adéquates ou Massage Parloir with Exotic Modls (Parloir de massage avec modèles exotiques), voyez les images des artistes sans oublier French Style Entertainement Orgy (Orgie de spectacle style français). Et toujours la foule de touristes et les animateurs dont chacun fait l'article, comme, mettons, à Montmartre.

Nous sommes sur le point de quitter Bourbon Street quand nous entendons une musique. Ida lève la tête, lit l'enseigne : The Old Absinthe Bar. On s'arrête, on écoute, on regarde.

Derrière un porte grillée mais ouverte, dans une toute petite pièce qui donne sur une salle qu'on devine sans ta voir, un orchestre de jazz est en train de jouer : la guitare électrique, le piano, le tambour, les cymbales. Dehors, un Noir, plus haut que la foule, coiffé d'un vaste chapeau de paille, le diable au corps et le mors aux dents, crève de rire et danse tout seul.

La musique s'interrompt, reprend aussitôt sans attendre que le public finisse d'applaudir. Autour du danseur solitaire, des passants se plantent. Un autre Noir, un homme simple, s'interrompt d'avancer pour écouter la vieille musique de la Nouvelle-Orléans. Un lourd colis sous le bras, il demeure immobile. Il semble pensif et mélancolique, il rêve, il rêve. Autour de lui, tout le monde prête l'oreille et reconnaît.

Des Blancs font halte à leur tour. Un jeune homme de haute taille avec un enfant sur les épaules les imite. Le petit le pousse en avant avec ses deux bras, se penche vers la lumière derrière la grille, cherche la musique avec impatience.

Elle se tait au milieu d'une phrase comme on se plonge au fond de l'eau. Le premier de la foule, le petit applaudit de toutes ses forces, s'insurgeant contre le silence, s'efforçant de le rompre. Les adultes l'imitent, le père veut repartir, le bambin l'empêche de bouger, et l'orchestre recommence, resurgissant au milieu de son air, les sons se glissant les uns dans les autres.

Le vieux Noir n'a pas fait un pas. Il semble ailleurs, toujours davantage ailleurs dans l'espace et le temps. Maintenant, il se met à parler. On ne comprend pas un mot. Soudain, il regarde par terre comme s'il venait de trouver à ses pieds un objet qu'il nous indique. Nous cherchons du regard sans rien voir. L'homme a un grand sourire, et je m'aperçois qu'il n'a pas de dents. Impossible de comprendre ses paroles, de savoir s'il parle ou chante sauf qu'on l'entend appuyer le retour régulier des temps forts et des temps faibles en même temps qu'au fond de l'orchestre le battement du tambour règle le halètement de la guitare. Près de lui, le grand Noir danse toujours, qui s'écroulerait plutôt que s'empêcher d'obéir à d'autres voix, venues d'Afrique, qui

ont fait le tour du monde et qui modulent la mélodie et marquent le rythme.

Je songe au chauffeur qui nous a mis en garde contre ceux qu'il a traités de négros, je regarde la foule qui s'ébaubit, se gaudit, toujours dominée par l'enfant qui applaudit et triomphe.

C'est le lendemain. Frank Dyer n'a toujours pas répondu au téléphone. On 'est déjà installés dans l'autocar qui nous emmène à Houston. Le conducteur parle d'une voix chantante, avalant des syllabes et en allongeant d'autres. Il est du Sud et, en plus, il ne déteste pas causer.

Un homme, assis devant moi, lit le journal. Je me hausse pour lire par-dessus son épaule les titres « Le Marine en folie reçoit une balle », « A la Nouvelle-Orléans les agents interrogent les propriétaires des magasins pour adultes », « Le boucher assassin de sa femme condamné à dormir en prison », « La fureur du Colorado s'aggrave ».

Nous quittons la Nouvelle-Orléans n'en emportant que le souvenir d'une musique.

VII La Traversée du désert

Il pleut sur la Louisiane. Le car quitte l'autoroute, tâtonne et s'arrête. Quelle ville ? On l'ignore. Le chauffeur annonce un nom : C'est Lafayette•.

Ida s'entretient avec un voisin. Le garçon a une petite bouche, un petit nez, de petites oreilles, de grosses joues d'enfant et des fossettes. Il fait ses études à Baton Rouge, la modeste capitale de l'Etat, et va passer le week-end en famille, à Lake Charles. Quand Ida l'interroge ou le renseigne, il répète sans cesse, comme les gens du Sud

— Yes, ma am : oui, madame.

Nous traversons Lafayette, lisons aux carrefours que certaines voies sont des streets et certaines autres des rues. C'est bien la Louisiane. Il ne pleut plus. Il y a même du bleu devant nous. Un soupçon de soleil. Le pays est plat, les champs sont verts.

Quelques mots du garçon me parviennent. J'entends :

— Six cents dollars.

Il parle avec fierté de son frère aîné, négociant en avions, avec tendresse de sa mère, décoratrice en pâtisserie, une des meilleures et des mieux connues aux Etats-Unis, précise-t-il avec admiration. Elle a même le temps de lire. Lui, il n'en a pas le temps ni l'habitude, sauf quelquefois parcourir le journal du dimanche ou des bandes dessinées.

Ida s'informe : il ignore jusqu'aux noms de Theodore Dreiser et Dashiell Hammett. Apprenant mon métier, il veut savoir ce que j'écris. Ida dit :

— Novels, romans.

Surpris, il répète :

— Novels ?

Il ignore le mot.

L'autocar freine. Nous sommes à Lake Charles. Une heure d'arrêt, tout le monde descend. Le garçon nous questionne, apprend que nous avons vécu à Hollywood, s'anime.

— Vous avez connu des gens célèbres. Avez-vous rencontré Reagan ?

Nous n'avons jamais vu cet acteur. Qui alors ?

— Chaplin. Greta Garbo.

Il fronce les sourcils — les deux noms ne signifient rien pour lui — et en même temps, bien élevé, il sourit, hoche la tête et confie :

— Je voterai pour Reagan.

Une voiture s'arrête.

Il s'écrie :

— Ma mère !

C'est son frère, le grand homme d'affaires. Petite taille, gros visage.

Le garçon est déchiré entre son aîné, qu'il admire et qui est pressé de partir, et Ida qui l'impressionne. Il nous dit de bien regarder : en quittant Lake Charles, notre autocar longera une énorme usine où son père a un poste de direction. Il hésite, se décide et, petit garçon, embrasse la dame française et court pour rattraper son frère, déjà monté en voiture.

Nous partons à notre tour. A droite et à gauche, les bâtiments de l'usine. Pétrole et produits chimiques. Des troncs d'arbres se dressent, dénudés, au milieu d'une vaste

forêt en train de mourir.

Nous roulons à travers un pays inconnu. Parfois, un village. Soudain, à l'horizon, un paysage de pétrole. Dans le ciel, d'un côté, un avion, de l'autre, une grande lune, pleine ou presque pleine ce soir, la lune du Texas où nous sommes.

Des gratte-ciel multicolores se dressent, que nous avons découverts à l'horizon, pour les voir à présent de tout près. C'est une forêt de derricks, et on sent la puanteur de l'huile jusqu'à l'intérieur de notre autocar.

La route s'anime toujours davantage. Nous avançons au milieu d'un déluge d'automobiles qui nous précèdent et un autre fleuve qui coule en sens inverse. Des deux côtés de la voie, de plus en plus de panneaux publicitaires, de lumières, de mangeailles, de motels, de garages. Enfin, une ville à gratte-ciel, une grande ville américaine ordinaire Houston.

Nous y avons rendez-vous avec Frank Dyer, un garçon que nous avons rencontré cinq ans plus tôt, un originaire du Texas, qui nous a invités chez lui et offert de montrer son pays. Nous l'avons appelé à plusieurs reprises la veille, de Nouvelle-Orléans, sans obtenir de réponse, et comme il se déplace souvent, nous nous demandons s'il n'est pas en voyage. A la gare routière de Houston, nous nous précipitons vers le téléphone. Il est déjà minuit passé, mais toujours pas de réponse. Frank absent, nous décidons de repartir : il nous reste encore à faire jusqu'au bout du voyage, mettons, à vol d'oiseau, deux mille six cents kilomètres jusqu'à San Francisco.

Nous avons deux heures à patienter. Nous trouvons des sièges dans la grande salle d'attente. En face de nous, les grands-parents noirs de leur toute petite petite-fille en jeans, avec une belle coiffure décorée de rubans jaunes. Elle se tient debout et bâille souvent : c'est son droit, elle ne se plaint pas et n'accuse personne.

Installée derrière la famille, une Noire solitaire, les cheveux teints en roux foncé. A côté d'elle, une autre avec un homme d'environ deux ans et demi [?] qui inspecte paisiblement les assis et les passants. Plus loin, une Noire toute seule et, après un passage, un Mexicain et deux Blancs, ce dont je ne jure pas, d'autant plus qu'ils viennent de s'en aller et que je ne peux plus les examiner.

Il est minuit cinquante. La petite fille aux rubans jaunes semble plus calme, plus lasse. Moins de voix dans la salle.

Derrière Ida et moi-même, sur les fauteuils où l'on peut se payer des images de télévision, que personne ne regarde, huit voyageurs : un Asiatique, trois Noirs, quatre Blancs.

Deux heures dix. La fillette en jeans n'arrive pas à s'endormir dans les bras de son grand-père. Elle se retourne, essaie une autre position, soudain me regarde et me fait un petit geste, finit par descendre, déménage du côté de sa grand-mère qui s'empresse de passer à son mari tout ce qu'elle garde sur les genoux, et la petite les escalade, s'allonge sur le ventre et s'endort.

Grand-mère m'adresse un sourire. Je lève trois doigts de la main droite, elle en fait autant, et on se sourit en témoignage d'amitié : j'ai bien deviné que la petite a trois ans.

Une nuit de sommeil dans l'autocar, une nuit brève, avec de vagues réveils, des lumières, des pluies, une voix d'homme qui dort, parle et crie, je ne sais pas pourquoi : il ne m'a jamais confié son rêve.

Des villes imprécises. Puis une grande : San Antonio où la police s'énervé, s'interroge : le Ku-Klux-Klan et ses adversaires préparent des manifestations opposées. Dans un autre quartier, Rita Garza, guérisseuse, vieille femme puissante au visage plissé, vêtue

d'une robe blanche avec un châle bleu ciel, qui ne sait pas lire ni écrire, mais croit aux miracles, a réuni dans son jardinet une cinquantaine de personnes qu'elle a soignées et remises en santé, comme tant d'autres depuis tant d'années, et qu'elle invite tous les ans, le même jour, pour prier et pleurer en leur faveur et remercier le Seigneur et la Vierge dans sa langue unique, l'espagnol, en faisant manger tout le monde et danser sur le gazon devant la statue de la Vierge, inondée de fleurs.

Le voyage se poursuit. L'autocar s'arrête. Sonora, ni ville ni village. Un stock d'articles indispensables dans les espaces du Texas : alimentation, outils, essence. Le paysage se fait désert : de rares arbres, buissons, plantes sortant du sable et des pierres. On repart. Quelques oiseaux de proie — buses? milans? — qui tournent lentement, donc de petits rongeurs qui se cachent. Le ciel est bleu, de modestes nuages.

Le temps passe. De plus en plus de routes en tous sens. Des réservoirs, des cheminées, des derricks. On dirait la chasse au pétrole.

Un nouveau chauffeur remplace le précédent. Comme tous les autres, il fixe son nom au-dessus du pare-brise. Il s'appelle Art Arguilez. Avec une voyageuse assise derrière lui, il s'entretient en espagnol.

Un peu plus de nuages bleus et gris, un peu moins de soleil. Nous roulons à travers un pays de collines, vers El Paso, le Rio Grande, la frontière du Mexique.

Les montagnes s'éloignent et font le tour entier de l'horizon.

A Van Horn, premier train depuis la veille, un train de marchandises, passe lentement, les toits dépeuplés. Nous courons toujours après la chaîne de montagnes mais l'horizon nous fuit.

Le pays s'habille. Une forteresse médiévale grandeur nature, une église russe minuscule, l'une et l'autre côte à côte. Je n'ai pas le temps de me rendre compte s'il s'agit d'un musée ou d'une foire.

Le chauffeur annonce

— On arrive à El Paso. Devant vous, la ville. De l'autre côté de la rivière, le Mexique.

La gare routière est vaste, pleine de gens. Je vais aux toilettes. C'est propre, il y a beaucoup de monde, le long d'un mur plusieurs lavabos surmontés de miroirs.

Je m'approche. Un garçon est en train de se raser. Je cherche ma place. Il s'interrompt pour me faire couler l'eau chaude. Je veux poser ma sacoche. Il range ses affaires pour me céder de l'espace, dit en un mauvais anglais :

— Je fais ma toilette ici tous les jours.

Il enlève sa chemise, commence à se savonner.

Je demande :

— Vous ne vivez pas à El Paso? Il dit

— Je suis Mexicain.

Il regarde autour de lui les gens qui se lavent, se rasent, se coiffent. Je dis :

— Comme tout le monde ?

Il fait oui de la tête, m'observe qui sort mon rasoir, demande :

Et vous ?

J'explique. Il s'informe :

Vous êtes en règle ?

Donc, il n'a pas de papiers. Je dis que j'ai les miens. Il finit de se laver, s'essuie, se renseigne.

— Hablas espanol?

Je réponds

— Un poquito.

Je rince mon visage. Il se coiffe. Moi aussi. Nous échangeons des sourires. Je veux savoir :

— Porque es venido aqui ? Pourquoi es-tu venu ici?

— Para trabajar. Pour travailler.

— Buena suerta. Bonne chance.

— Para tu tambien. Pour toi aussi.

On se serre la main et je m'en vais.

Le voyage recommence. Nous nous éloignons d'El Paso le long de la frontière mexicaine. Il fait noir dans le car et dehors ; comment deviner le sud du Nouveau-Mexique qu'il faut franchir avant de plonger dans l'Arizona, le sommeil et un paysage imaginaire.

Un arrêt à Tucson, dont je n'ai gardé que des rêves et l'extraordinaire histoire d'une église noire quittant Chicago pour trouver la solitude et la paix dans la région de l'Arizona que nous venons de traverser, et se fixant dans la vallée du Miracle sous la protection des patrouilles armées. De là, un combat avec le shérif du comté et ses hommes, une fusillade, neuf blessés de part et d'autre, deux fidèles noirs tués, et la décision du pasteur et chef de la secte de quitter le Far West et regagner la ville qu'ils avaient abandonnée, aventure provoquant une suite de procès, un remarquable western que John Ford aurait dû tourner.

Bref, la nuit, l'aube, une halte, le petit déjeuner. Au mur, un écriteau :

PAS de chaussures

PAS de chemises

PAS de service.

Des montagnes noires s'éloignent découpées comme des têtes qui traînent par terre, une terre brûlée où ne poussent que des bittes gigantesques qui sont des cactus quelquefois doubles, se dressant jusqu'à l'horizon.

Le désert. Les cactus ont disparu. Des plantes, dont j'ignore le nom, trop pauvres pour être vertes, d'un gris verdâtre, quelquefois une maisonnette et, à l'horizon, toujours les montagnes noires.

Le matin. Le soleil ralentit sa montée. Arrêt. Yuma, une petite ville assez grande pour un désert.

Un aigle vole dans le ciel, assez haut, donnant des coups d'ailes et se laissant flotter. Il est noir, s'il y a du blanc on ne le remarque pas.

Nouvelle halte. Une jeune femme, arborant des insignes, monte et parcourt l'autocar d'un bout à l'autre. C'est la douane. Elle cherche fruits et plantes qu'il est interdit d'importer dans son Etat. L'agent trouve deux oranges qu'elle confisque, descend et les jette dans une poubelle collective. On démarre.

Nous avançons nos montres d'une heure pour les mettre à l'heure du Pacifique : nous sommes en Californie.

VIII Les lumières de la ville

JE n'ai pas compté les paysages d'Amérique. La Californie a les siens, elle en a plusieurs. D'abord, nous roulons à travers un désert, un vrai, fait de sable jaune, ondulé ou plat. Ensuite, on avance lentement au milieu d'un pays de pierres rondes, carrées, triangulaires, qui s'amoncellent pour former des collines toujours plus hautes.

Deux heures plus tard, c'est fini. Nous sommes dans le Midi, du côté de Cannes, sauf qu'il fait gris. Des bicoques à louer, à vendre, à passer la nuit ou les vacances, des boutiques à faire des sous, des postes d'essence, des garages à fourguer des voitures d'occasion.

L'autocar regorge de monde. Devant nous, une fillette énergique, qui doit avoir environ dix-huit mois, s'assied, se relève, sautille, pousse des cris et rit de son mieux.

Un couple âgé est installé à notre gauche. Lui, récite à haute et inintelligible voix des prières, les yeux sur sa femme ou sur le rosaire rouge qu'il serre des doigts de la droite en le dévidant de la gauche. Elle tient un bouquet à la main et prie à voix basse, les yeux clos. Il a terminé son rosaire, le range, en soulève un autre, noir, dont sans doute il s'est déjà servi, fait le signe de la croix et remet tous les deux en place. Monsieur et madame se taisent. Ils doivent être catholiques.

La dix-huit mois rigole. L'homme presse toujours l'étui avec les deux rosaires. Nous roulons le long de l'océan Pacifique que nous n'avons pas revu depuis notre voyage au Pérou, il y a quelques mois.

La dame au bouquet, le monsieur aux rosaires se sont tous deux endormis.

J'ai oublié de noter : nous sommes un dimanche, le couple à prières parle espagnol.

Quatre heures du matin et quelques minutes. Il y a un quart d'heure, je me suis réveillé pour lire sur la route : Santa Monica. Le temps de le dire à Ida, et nous sommes à Los Angeles, dans le bas de la ville. Il est dix-sept heures, nous partirons dans deux heures pour débarquer à San Francisco demain très tôt.

Nous voulons marcher, bon pour les jambes, et manger, bon pour le ventre. En plus, nous aimerions éviter un nouveau séjour dans une gare routière où les voyageurs attendent le départ, dorment, bavardent ou encore se nourrissent d'une saucisse ou d'un sandwich. De plus, nous avons envie de revoir un bout d'une cité où nous avons vécu pendant des années. Il fait encore jour. C'est bien la basse-ville, la rue n'est pas familière mais ressemble à toutes les autres.

Aucun restaurant n'est ouvert. Enfin, un bar, cuisine américano-chinoise, annonce l'enseigne. La dame venue nous servir semble japonaise, elle s'avère chinoise et parle l'américain parfaitement. Elle s'empresse d'apporter un grand plat d'un mélange de crevettes, de quelques légumes et surtout de nouilles que nous avalons.

Nous regagnons la gare, retrouvons l'autocar. Le chauffeur démarre, dit comme ils le font tous, les uns solennels, les autres indifférents :

« Fumez sur les trois derniers rangs, mais fumez seulement des cigarettes. Pas de cigares ni de marijuana. »

On évite les beaux quartiers du plus grand village du monde qu'est Los Angeles, dépasse Burbank qui a drôlement changé depuis le temps où je fréquentais cette banlieue pour écrire mes premiers scénarios chez Warner et acquérir mes meilleurs amis de Hollywood.

De nouveau l'autoroute, et le car accélère. On roule à travers la nuit. Beaucoup d'enfants de divers bas âges, enfants babillards, enfants ne sachant pas parler mais portés sur les cris, sauf ceux qui se taisent parce qu'ils dorment.

Une heure du matin. La voiture s'arrête à Merced.

J'ignore tout de cette ville. Un nom d'origine espagnole ? Sans doute, mais lequel des sens de ce mot ? Je dors aux trois quarts, le quatrième hésitant entre grâce, merci et miséricorde pour traduire Merced. A travers mon demi-rêve, j'aperçois une femme noire de grande taille, assez jolie, portant dans un bras un bébé qui dort, la tête posée sur l'épaule de sa mère, et tenant avec l'autre main celle d'une fillette à peine plus âgée. Elles s'installent derrière nous. Le car démarre.

On ne peut pas les voir mais il est facile de les entendre. La cadette ne sait que se taire, pousser un cri, pleurer ou rire. Sa sœur est bavarde pour une personne de son âge. Et pourtant c'est la mère qui parle.

Elle raconte des histoires, pose des questions drôles, rit elle-même la première, engage un entretien avec l'une ou l'autre, ou avec toutes les deux, explique à la grande qui pleurniche qu'il n'y a pas de place pour l'allonger sur ses genoux comme elle le fait pour sa sœur. Elle-même aurait aimé le tenter, mais elles risqueraient de tomber toutes les trois, et elle rit, provoquant le rire de la petite, si fort qu'elle éprouve l'envie de faire pipi. La maman noire cherche des yeux, qui rencontrent ceux d'une voisine blanche. Celle-ci tend les bras sans rien dire pour accueillir la cadette et la bercer d'un mouvement à peine perceptible. La mère emporte l'aînée le long de l'étroit passage, en enjambant des voyageurs endormis en diagonale. Elles reviennent, la grande insistant pour avancer par ses propres moyens. L'aide et alliée provisoire rend sa charge, accompagnée d'un sourire qui lui est retourné. Un silence s'installe.

Ida se retourne et regarde : la famille s'est endormie, et comment deviner laquelle des trois était la plus lasse, laquelle des trois dort plus paisiblement que les autres.

Nous roulons à travers la nuit, à travers la Californie, éclairée électriquement. Les lumières sont de toutes les couleurs, réverbères, enseignes, panneaux réclames, maisons, signaux de circulation, poteaux indicateurs illuminés, d'autres dont l'usage et le but sont impénétrables, et même, à notre gauche, assez basse, une étoile difficilement perceptible.

Pour ce qui est des teintes, il y en a tant et de si différentes qu'il est impossible de les interpréter, de deviner que telles suivent la même rue, remontent les mêmes poteaux, indiquent la même affiche. Il y en a qui sont roses, violettes, vert d'eau ou vert bouteille, sans oublier tous les rouges, tous les bleus, et j'en passe.

Si les habitations s'interrompent rarement, les lumières ne s'arrêtent jamais de vous faire de l'œil et, à mesure qu'on avance, elles s'éparpillent et s'étendent toujours davantage, signalant au petit bonheur une traînée de camions endormis, habillés en tous sens de feux de position, une habitation solitaire, la rue d'un village lointain et invisible.

Derrière nous, la plus petite des fillettes se réveille et commence à sangloter. L'aînée sursaute, et déjà la mère a repris la parole d'une voix calme et plaisante, à tel point persuasive que je m'endors à mon tour. A travers mon sommeil et mes rêves, j'entends ou devine les trois voix pour m'éveiller subitement.

Le paysage nocturne vire autour de nous. L'autocar quitte l'autoroute pour atteindre Modesto, autre ville que j'ignore, et s'arrête à la gare routière déserte.

Ida me dit

— Elle est enfin arrivée.

Notre voisine est debout, le bébé dans les bras. Elle se fraie un passage, se dirige vers la sortie, précédée de l'aînée.

Un Noir se lève et les aide à descendre. Le chauffeur en fait autant. La jeune femme passe devant notre fenêtre, lève la tête, nous voit qui la regardons et nous sourit ses adieux.

— J'espère, dit Ida, qu'on est venu la chercher.

La gare dort. Il n'y a personne dehors. Nous attendons tous, nous deux, le Noir et la jeune femme blanche qui, tout à l'heure, avait tenu l'enfant dans les bras.

Le chauffeur descend, dit quelque chose à la mère et ouvre le porte-bagages. La plus grande des fillettes avance et le suit du regard.

— Notre car est peut-être en avance, dit Ida.

Elle réfléchit, ajoute :

— Ou bien celui qui doit venir la chercher est en retard. Ça arrive.

Le chauffeur sort un grand sac et aide la femme qui l'accroche à l'épaule. Il dit quelques mots que nous ne pouvons pas entendre, elle répond, il indique du doigt une direction. On la voit qui s'approche du téléphone. L'aînée de ses filles la suit.

— Oui, quelqu'un doit venir, dit Ida, soulagée.

La femme glisse une monnaie, écoute, attend, raccroche, change prudemment le bébé de bras sans l'éveiller, récupère la pièce, refait son numéro, attend de nouveau, recommence, une fois, deux fois, plusieurs fois, en parlant en même temps à l'aînée et la réconfortant avec un sourire que l'autre lui rend. Le bébé dort toujours.

Le chauffeur ne cherche qu'à gagner du temps. Il se baisse et fait mine d'examiner un pneu sans quitter des yeux la femme.

Elle téléphone toujours, espaçant toujours plus ses appels. Son aînée lui dit quelque chose. La femme l'interrompt, indiquant la petite endormie. La fillette fait une grimace et hoche la tête, avoue avoir failli réveiller sa sœur qu'elles regardent toutes deux, et elles rigolent.

Le chauffeur se relève, consulte sa montre, hausse les épaules, s'adressant à lui-même, remonte, reprend son siège. Nous allons repartir.

La meilleure des mères raffermit la courroie de son sac sur une épaule, la tête du bébé sur l'autre, prend de la main gauche celle de la grande, s'éloigne d'un pas ferme, disparaît dans la nuit.

— J'espère, dit Ida, qu'elle n'habite pas loin.

IX, en Mémoire d'Opje

C'EST la fin d'un voyage. Je m'efforce de savoir où nous sommes. Les voies deviennent plus nombreuses, fuient vers l'horizon, le rattrapent. Subitement, je devine : c'est Oakland.

L'autocar s'arrête, des gens descendent, quelques-uns montent, on repart, les lumières se multiplient, et j'essaie de me rendre compte de l'endroit.

Une pancarte nous annonce une ville où nous avons vécu il y a une quarantaine d'années : Berkeley, mais nous la laissons à droite et je cherche la baie.

Le jour se lève, moins clair encore que les lumières électriques, mais on ne voit pas les vagues. On tourne, on tourne, soudain l'eau surgit à notre droite. Je ne sais si c'est le flux et le reflux qui coïncident au lieu de se succéder, à tel point ils s'écrasent dans le Golden Gate, et j'ignore l'horaire des marées à la fin de ce mois. Sans que je m'en aperçoive, nous ne roulons plus sur la terre mais sur un pont.

Ce n'est pas celui de Golden Gate qui doit être à notre droite, mais on ne le voit pas encore, donc le nôtre traverse la baie, et je crois deviner à gauche les lumières artificielles qui disparaissent face au soleil dans des villes faciles à reconnaître : Sausalito, où Jack London a vécu, Richmond où, charpentier en fer, je construisais des cargos pendant la guerre, pas moi seul, nous étions trente mille.

On atteint une île et le pont continue. Devant nous des gratte-ciel nouveaux à l'horizon familier, et à droite les phares des voitures traversant un autre pont dont j'ai le souvenir tenace, un pont enjambant les brumes du Pacifique : nous sommes à San Francisco.

C'est une ville où, dans les quartiers peuplés, les passants qui se croisent échangent des sourires, disent « Hi ! » ou « Hello ! », et cela quelquefois quand ils ne sont pas de la même couleur de peau, des gens à qui on demande le chemin et qui vous accompagnent, ou qui, voyant qu'à un arrêt d'autobus ou à une station de métro vous examinez un plan, s'approchent pour vous renseigner.

C'est aussi une ville où, hier, Ida et moi cherchions un autobus et avons arrêté une jeune Chinoise, habillée discrètement, chèrement, comme le sont les dames de San Francisco, mieux que dans les autres villes du pays. Elle réfléchit, nous conseille de suivre la rue pour prendre tel numéro qui descend la colline.

« Mais, faites attention, dit-elle, l'air préoccupé. C'est un quartier dangereux. Prenez garde, très dangereux. »

Le quartier est habité par des Noirs.

J'ouvre le San Francisco Chronicle :

« En Californie, au Texas et dans le Michigan, les Noirs et les Latino-Américains subissent, d'habitude, des condamnations plus lourdes et bénéficient de libérations conditionnelles plus rares que les Blancs jugés pour des crimes similaires. » Le bus, que nous a indiqué la jeune femme élégante, dévale la pente abrupte. Nous sommes dans Chinatown et apercevons les passantes chinoises qui s'abritent sous des parapluies. La chaussée est humide, on sent des gouttelettes très fines tomber sur le visage. Nous essayons d'avancer près du mur, de passer sous les auvents, mais sans interrompre la marche la bruine donne l'impression d'être sur le point de s'arrêter, et pourtant elle persévère. On parvient à une rue transversale qui descend vers la baie, et j'aperçois au-dessus de l'eau de longues et légères traînées de brume. Nous sommes

bien à San Francisco, fidèle à nos souvenirs.

Quelques heures plus tard, il fait jour, mais toutes les voitures qui roulent à notre rencontre ont les feux allumés, plusieurs font glisser l'essuie-glace. Notre conductrice en fait autant : le bas de la ville, la baie sont invisibles, je n'aperçois que le pont de Golden Gate et, à gauche, le brouillard.

Soudain tout s'éclaire, se découvre.

Je ne sais si la brume, venue du Pacifique et passant sous le pont, fait marche arrière.

Notre amie raconte :

« J'ai été chez le coiffeur pour me faire teindre les cheveux comme tous les mois. Il m'a demandé « Le blond roux Reagan ? » J'ai dit « Si vous gardez ce nom je ne reviens plus. » Eh bien, imaginez- vous ils ont supprimé cette appellation. Je ne dois pas être la seule. »

Elle raconte et le brouillard s'épaissit. C'est bien San Francisco, mais ce n'est pas tout. Je préfère ouvrir l'annuaire téléphonique et relire la page 13 le treize doit porter malheur dans cette ville. Pourquoi ?

« Il y aura toujours des tremblements de terre en Californie... Soyez prêts avant qu'il n'arrive ». Et une longue liste d'instructions détaillées, par exemple. « pendant un tremblement demeurez calme, la panique tue » et « après un séisme majeur » des dizaines de conseils.

Nous avons passé assez de temps autour de San Francisco, connu assez de personnes qui avaient vécu le tremblement de terre de 1906 et la destruction de la ville, nous nous souvenons nous-mêmes des quelques secondes où le lit de notre chambre oscillait, pour ne pas savoir qu'on ne vivait pas dans l'obsession de cette catastrophe.

Mais à quoi songe-t-on aujourd'hui ?

Après de longs efforts, des malentendus, des refus, nous venons de voir en particulier, dans la chambre d'une vieille amie, sur un petit écran, grâce à un appareil de projection de la plus haute qualité, un documentaire d'environ une heure et demie, consacré à un homme que nous avons bien connu, moi, depuis 1938, Ida et moi pendant notre vie à Berkeley où, lui aussi, il vivait et enseignait pour plier bagage et disparaître au milieu de la guerre sans avertir personne qu'il avait l'intention et la charge de construire la première bombe atomique de l'humanité. A la tête de milliers de militaires et d'une foule de savants dont plusieurs prix Nobel, accompagné par son frère Frank, un physicien lui aussi, qu'on vient de revoir à l'écran, dans un désert du Nouveau- Mexique, à Los Alamos, jusque-là ignoré et pratiquement inexistant, un beau jour — qui n'avait rien d'aucune beauté comme on allait l'apprendre - l'homme que ses amis, dont nous, appelaient Opje, un diminutif de J. Robert Oppenheimer, inscrivait son nom sur les fastes de la gloire.

Nous avons tiré les rideaux dans la chambre de notre hôtesse, émue autant sinon plus que nous, en suivant du regard les traits familiers du constructeur de la bombe. Moi-même je le découvrais tel que je ne l'avais pas connu, d'abord enfant, puis jeune homme, d'une beauté insoupçonnable, les cheveux longs et désordonnés, qui devait plaire aux filles et s'intéressait à elles, mais plus encore à la science, une grande science, la physique, pas n'importe laquelle, la sienne, passant à travers les études avec autant de facilité que d'impatience, pas pour monter plus haut mais s'y trouvant déjà.

On n'a presque jamais vu à l'écran Kitty, sa femme, et leurs enfants, jeunes encore, l'aîné, Peter, à peine plus âgé que notre fils, et la fille dont nous avons appris la naissance par un faire-part, portant l'adresse qui nous avait été familière quand nous

étions voisins, mais qui n'était pas la bonne : c'est à Los Alamos qu'elle devait venir au monde pour le quitter en se donnant la mort, comme si la bombe atomique était pour elle une maladie héréditaire.

Je me suis efforcé, il y a une dizaine d'années, de raconter l'amitié que je portais à Opje tel que je l'avais connu. J'ai fait de mon mieux pour mettre par écrit l'essentiel de mes souvenirs dans un livre que j'ai réservé, à quelques exceptions près, à des compagnons et des camarades. En ce qui le concerne, J'ai passé sous silence certains incidents et ne sais toujours pas si j'ai eu raison de me taire, et cela en regardant le film, en écoutant ceux qui ont travaillé avec Oppenheimer, et dont j'ai connu quelques-uns, plus encore en le voyant tel qu'il devait devenir, émacié, décharné, à moitié chauve, sans doute moins dévoré par la maladie que par le désespoir.

Le soir tombe. Nous sommes installés au bord d'une piscine, sur des transats, buvant des alcools ou des jus de fruits et grignotant des noisettes, en attendant de nous mettre à table.

Le décorateur et moi, nous nous sommes assis côte à côte et bavardons. Je m'étonne d'apprendre que c'est lui qui a travaillé à un des derniers films dont j'avais écrit le scénario à Hollywood. Du coup, on revient une quarantaine d'années en arrière et on glisse dans la guerre.

C'est lui qui raconte :

« Un bateau nous emmenait pour attaquer le Japon. Le navire n'était pas grand. Peut-être même un cargo, un « Liberty », comme ceux que vous avez construits. Nous devons être environ cinq cents hommes à bord. A mesure qu'on avançait on se connaissait de mieux en mieux, on avait déjà fait des amis. Quand nous étions au milieu du Pacifique la bombe atomique est tombée sur Hiroshima. Du coup, le voyage devenait inutile. Et pourtant, ce jour-là, à bord, personne ne s'est réjoui, personne n'était heureux, au contraire. Comment dire ? Aucun homme n'était heureux de gagner la guerre de cette façon. Et pourtant imaginez-vous ce que ça aurait été de débarquer au Japon. Chaque homme y avait songé tous les jours, en avait parlé à d'autres ou évité d'en parler, Il n'en était plus question. N'empêche que tout le monde sur le pont était sombre. Pourquoi ? Je me demande pourquoi. »

Il se tait. Je ne sais s'il se revoit à bord du cargo, un de ceux que nous construisions en quelques jours, à la chaîne, une chaîne plus lente que chez Ford, mais nos bateaux étaient plus vastes que les plus grandes de ses voitures.

Il répond à sa question :

« Nous avons tous entendu la nouvelle à la radio, sans aucune explication, aucun détail. Juste la nouvelle. Et chacun devait se dire qu'on venait d'apprendre quelque chose de terrible qui menaçait l'humanité. »

Je touche à la fin de mon sixième voyage, me demande s'il court le risque de s'interrompre une fois pour toutes. Je songe au pays que nous venons de traverser, à tout ce que nous y avons vu, au peu de chose que j'ai réussi à noter. Je revois le regard angoissé d'Oppenheimer, j'entends les paroles du décorateur, je remémore les milliers d'Américains qui se sont fait arrêter en manifestant contre l'envoi des Pershing en Europe, les douze femmes qui ont marché des centaines de kilomètres pour soulever les villages contre la bombe atomique, la jeune étudiante, invitée à la Maison-Blanche, qui tient tête au président et appelle son pays à se dresser sans perdre un instant contre le danger mortel d'une guerre nucléaire, et je leur fais confiance pour pouvoir entreprendre en paix mon septième voyage.

FIN

